

Un absolu de substitution

Après avoir écrit sur le sexe (*Cul sec*) et la politique (*Si la tendance se maintient...*), François Archambault interroge le nouveau désarroi amoureux dans sa dernière pièce, *La Nostalgie du paradis*, créée cette semaine au théâtre d'aujourd'hui.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Son référentiel poilant au menton lui fait une sorte de tête de mousquetaire du roi. Ancien étudiant en lettres, le d'Artagnan dramaturgique est arrivé aux planches au hasard d'un concours universitaire d'écriture. François Archambault n'a pas remporté le concours mais a tout de même pris goût à la chose dramaturgique au point de s'inscrire au programme d'écriture de l'École nationale de théâtre du Canada. «*Ça ne s'enseigne pas, l'écriture, mais ça s'apprend*», dit le jeune homme de 32 ans en se passant pour une énième fois la main dans les cheveux. «*Et l'École [nationale de théâtre] a été un milieu très stimulant pour apprendre. C'est un laboratoire qui aide à trouver sa voix. Au début, j'écrivais dans un style plutôt absurde. Au bout de la formation, je me suis repositionné dans un genre plus réaliste.*» Sa pièce de finissant (1993), *Cul sec*, a été reprise par la compagnie PaP. «*La transition professionnelle a été rapide. J'ai été chanceux.*»

Un de ses frères, Stéphane, est également diplômé de l'École nationale, mais en interprétation. On peut le voir dans le téléroman *4 et demi*. Musicien à ses heures, il vient tout juste de sortir un disque avec le groupe Mes Aïeux. Le plus jeune frère Archambault, Benoît, amorce lui aussi une carrière musicale. François lui écrit parfois des textes. «*On est très proches en âge et on avait des jeux assez délicats quand on était petits*», raconte le dramaturge quand on l'interroge sur l'origine de cette triade d'artistes au sein d'une famille par ailleurs reliée au monde de l'éducation.

La famille. Sa présence devient, comment dire, étouffante, dans sa nouvelle création, *La Nostalgie du paradis*, lancée cette semaine au théâtre d'aujourd'hui. La pièce est mise en scène par Jean-Stéphane Roy, qui a fait appel à onze comédiens, dont France Castel, Yves Corbeil, Louise Turcot et Reynald Robison. Mais le vrai sujet de la pièce, c'est l'amour. «*En fait, si un fil traverse toutes mes pièces, c'est celui des rapports hommes-femmes*», précise l'ancien étudiant en littérature quand on le force à l'autoexamen. «*J'ai l'impression qu'on vit un tournant dans nos rapports. Les rôles de chacun ne sont plus aussi bien définis et, pour la première fois depuis des millénaires, on doit redéfinir ces rôles ensemble et par consensus, on doit*

«*Ça ne s'enseigne pas, l'écriture, mais ça s'apprend*»



JACQUES GRENIER

François Archambault

pratiquer une sorte de démocratie privée. Cul sec partait d'un constat d'échec et se voulait réaliste. La Nostalgie du paradis essaie de trouver une solution pour le couple.»

Cette solution passe même par l'institutionnalisation des rapports amoureux (dixit Hegel), par l'entremise du rituel de l'union maritale. Un mariage bien étrange, très nouvel âge, célébré sur le toit d'un immeuble par des convives en costumes pseudo médiévaux.

«*Dans mes pièces, j'essaie souvent de mélanger l'autobiographie et la fiction, de distordre la réalité, de rendre vrai ce qui est faux. Moi, je suis avec la même fille depuis neuf ans*», poursuit celui qui est par contre un tout nouveau papa. «*J'ai déjà demandé à ma blonde de m'épouser. Elle m'a dit non. Je pense que c'était une bonne chose. En même temps, mon audace, mon désir m'ont forcé à me questionner sur ce besoin de rituel, de romantisme, de reconnaissance publique des rapports privés.*»

Ou, plutôt, sur la difficulté de ressourcer ces rituels immémoriaux dans un monde en déficit de sens et de sacré. Le théâtre est lui-même un petit rituel d'occasion. Wajdi Mouawad, qui dirige le Quat'Sous, à deux pas du théâtre d'aujourd'hui, a souvent répété qu'il concevait son art comme une communion. «*Notre société est morcelée, divisée, atomisée*», conclut pour sa part le téméraire mousquetaire, adepte à sa façon d'un renouveau du «*tous pour un et un pour tous*». «*C'est ce qui rend difficile la communion, le partage en société. Je pense que j'ai un fond assez cynique. Mais en même temps, je ne le suis pas du tout. Une part de moi a soif d'autre chose, souhaite croire en Dieu, veut que l'amour soit encore possible...*»